

LA MANSARDE

Par JULES CLARETIE

"Quiconque attend la peine, il la souffre,
"et quiconque l'a méritée, l'attend."

MONTAIGNE.

I

— Les poètes ont chanté la mansarde ; les prosateurs l'ont décriée. D'un côté, pas assez de fleurs pour la décorer ; de l'autre, pas assez de sombres couleurs pour la peindre. Je n'aime pas la mansarde : je la respecte.

Là est souvent le travail opiniâtre, la misère douloureuse et noble, qui se cache comme si pauvreté était vice. Là surtout est l'espérance, femme comme la Fortune, et n'allant guère visiter que le chevet des jeunes.

Jamais je n'ai pu, sans me sentir ému, regarder ces fenêtres, éclairées jusqu'au jour par une lumière vacillante et solitaire. Cette lumière est comme l'étoile, comme la pensée, comme l'âme d'une maison. Elle éclaire sans doute le travail acharné de la pauvre fille qui ne veut pas de la misère et moins encore du déshonneur, ou bien peut-être l'œuvre lente, assidue à jamais poursuivie, de quelque ambitieux de vingt ans !

L'amour habite peu ces petites mansardes. Il n'aime pas à monter six étages ; c'est un enfant douillet et qui se plaît à marcher sur les tapis fins.

Aussi, fuyez, amoureux, la mansarde lézardée, froide en hiver, chaude en été ; toute votre belle flamme n'y durerait pas même, hélas ! ce que durent les roses ; mais gardez-la, vous qui travaillez et qui portez dans le cerveau *"votre chef-d'œuvre à faire."*

Gardez-la, cette cellule sainte que l'habitude vous fait chère. *Cellula continuata dulcescit.* Les mansardes sont les cerveaux d'une ville. En elles habitent le souffle et l'avenir peut-être d'une génération.

Toute cette belle tirade, mon ami, tend seulement à te prouver que ton sort vaut celui d'un autre et que tu n'es pas le seul qui loge, à présent, sous les combles. Eh quoi ! tu te désespères ? L'escalier est fait pour tout le monde. Tu habites au sixième étage. Laisse passer le temps, travaille et prends patience ; mes conseils sont la banalité, mais la vérité même, et qui sait ? bientôt tu te prélasseras, peut-être (puisque ton ambition est telle), dans quelque somptueux appartement du premier.

Louis Verrier, ayant ainsi parlé, se tut et regarda son ami Bernard qui l'avait écouté sans mot dire.

Bernard se tenait, la tête baissée, immobile, les yeux à terre.

— Mon ami, dit alors Verrier en lui prenant le bras, sortons de ce café et viens faire un tour au dehors. Le temps est beau. Cela te fera du bien. Tu es pâle.

— Je souffre, dit Bernard.

Louis Verrière se prit à rire, et d'un air insouciant :

— Bernard, mon ami, dit-il pas plus que toi je ne suis riche, et pas plus toi je n'ai sujet de chanter, chaque soir, à Jéhovah, un cantique d'actions de grâces pour ses bien-

faits de la journée ; mais je prends le temps comme il vient, et comme elles viennent encore (elles viennent bien rarement !), les commandes de tableaux ! Je suis philosophe. Sais-tu ce que c'est que la philosophie ? Oui, vraiment, mais tu traduis ce mot à ta manière. *Traduttore, traditore.* La philosophie est, pour toi, l'art de gagner un violent mal de tête en discutant de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Pour moi, elle est, en vérité l'art d'être gai toujours et de faire bon visage à la mauvaise fortune, de chanter en recevant la pluie, quand il pleut, et d'absorber le soleil, tous pores ouverts, pendant les beaux jours ! Aussi, me vois-tu le teint frais et l'œil vif, la jambe leste, le sourire prompt. Je suis un philosophe, encore un coup, et mon poète favori (hausse les épaules) s'appelle Désaugiers.

— Tête folle ! dit Bernard. Tu es un homme heureux, mon cher Louis... Le sourire va bien à ton visage. Il fait, chez moi, l'effet d'une grimace. Tu obéis à ta nature, j'obéis à la mienne. Je suis fataliste !

— Tu me l'as dit plusieurs fois.

— Oui ; je crois qu'il n'est guère dans la vie d'un homme que deux ou trois heures, quelquefois deux ou trois minutes, où il lui soit donné de pouvoir changer sa vie ! Les forts sont ceux-là qui les entendent sonner, ces heures (je dis *ces heures*, un pluriel, c'est beaucoup). Le royaume de la terre est à eux. Pour les faibles, ils méritent l'ornière, l'ombre, le marais où ils sont plongés. L'heure, en effet, a sonné ; mais, les imbéciles, ils n'écoulaient pas !

"Tiens, continua Bernard en s'animant peu à peu et en accompagnant d'une pantomime expressive chacune de ses paroles, si tu me vois ainsi sombre et tout accablé, Louis, si ma démarche est lente, si mon œil se cave, si je suis malheureux, si je souffre, c'est que cette heure, la mienne, je l'attends et qu'elle ne vient pas. J'aurai tantôt trente ans, Louis, le sais-tu bien ! Trente ans ! C'est l'âge où toute illusion est morte, même pour les heureux de ce monde, le moment où il n'est plus permis de passer inconnu et de vivre à l'ombre, sous peine d'y demeurer toute la vie ! A vingt ans, vois-tu, non-seulement on espère en soi, mais le prochain espère en vous. A trente ans, hélas ! autre musique. On n'aime pas à couronner les fronts déjà ridés. J'ai, jusqu'à ce jour, àprement lutté de tous bras, de tout cœur, dans cette dure bataille de la vie. J'ai vu des sots ou des ignorants me passer sur le corps et me laisser loin derrière eux, dans le fossé. L'intrigue a pris ceux-ci par la main, la mauvaise foi a poussé les autres. J'en cherche vainement qui doivent à eux-mêmes leur succès. Je suis de ceux qui se débattent encore, au milieu de la foule immense, plus petit dans cet océan de travailleurs obscurs que la goutte d'eau au milieu de la mer. Et pourquoi donc suis-je ici ? N'ai-je point le droit de prendre comme tant d'autres ma place au grand jour ? Suis-je un impuissant ou un envieux, ne suis-je pas plutôt un de ceux qui ont quelque chose là ? Peu importe ! Je me suis mesuré moi-même et je connais ma taille. Trente ans ! Bah ! j'étais un sot, tout